

Monsieur l'abbé Verrault
Directeur de l'école normale

Montreal DU Confédération Canadienne
CLERGÉ CANADIEN

249 Carton Post. eccl. Can.
Can. no 3

SON ACTION ET SON INFLUENCE

DANS L'AMÉRIQUE DU NORD

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec
3, rue de l'Université
Québec 4, QUE.

PARIS

IMPRIMERIE F. LEVE

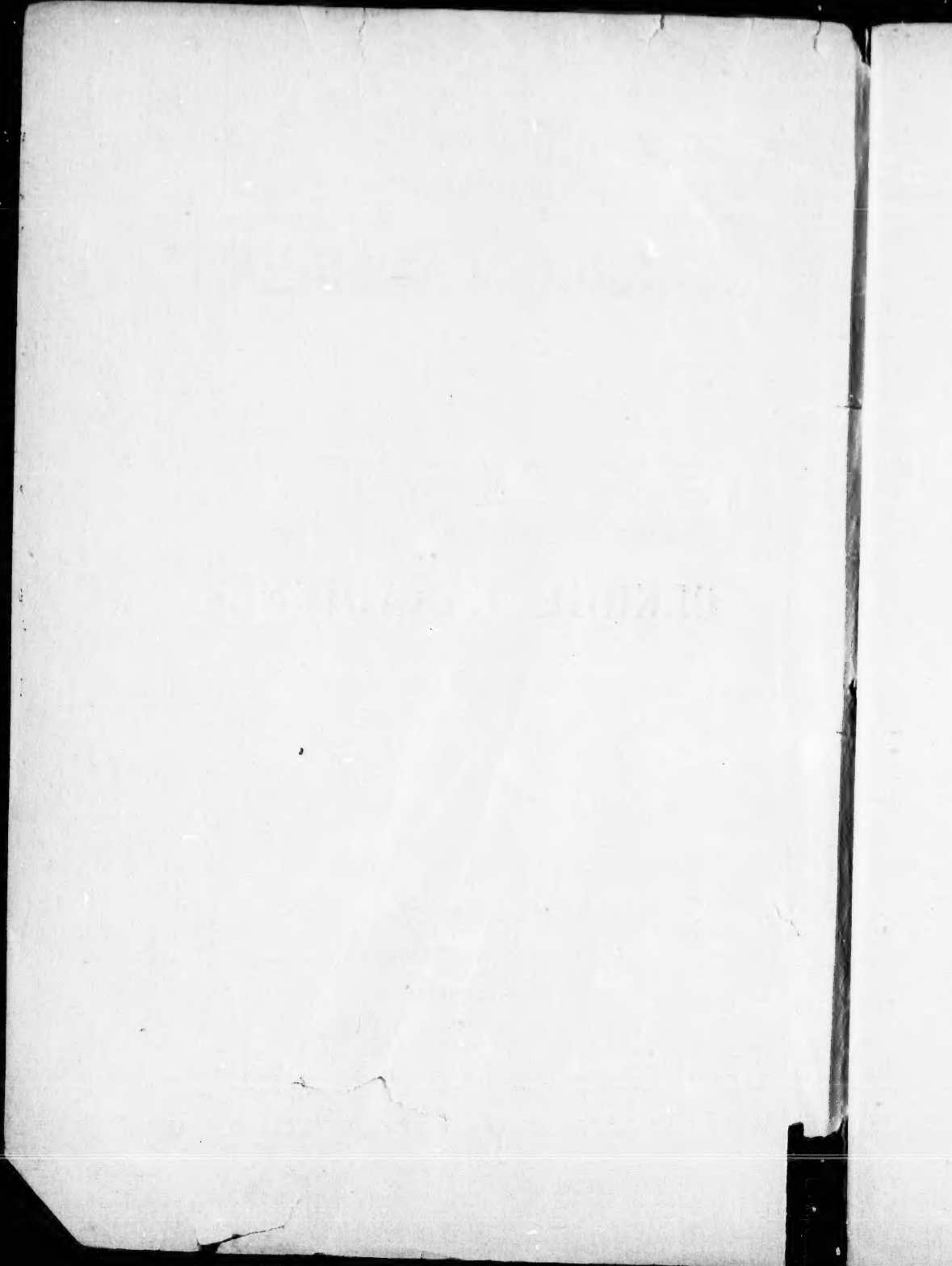
IMPRIMEUR DE L'ARCHEVÊQUE

17, RUE CASSETTE, 17



DU

CLERGÉ CANADIEN



DU
CLERGÉ CANADIEN

**SON ACTION ET SON INFLUENCE
DANS L'AMÉRIQUE DU NORD**

PARIS
IMPRIMERIE F. LEVÉ
IMPRIMEUR DE L'ARCHEVÊCHÉ
17, RUE CASSETTE, 17

ALBERT ELLIOTT

THE HOUSE OF COMMONS

AND THE HOUSE OF LORDS

THE HOUSE OF COMMONS
AND THE HOUSE OF LORDS

DU CLERGÉ CANADIEN

SON ACTION ET SON INFLUENCE

Dans l'Amérique du Nord

A la suite de la conquête anglaise, les longues guerres de 1792 à 1815 interrompirent si complètement toutes relations entre la France et ses anciennes colonies du Nord de l'Amérique, que l'état réel de ces colonies devint à peu près inconnu en France; la plupart d'entre nous, même parmi les plus doctes, croyaient encore en 1850 qu'il ne restait d'autre trace de notre établissement au Canada, que des dénominations topographiques qui nous avaient survécu.

Ce fut donc avec étonnement que l'on

apprit, il y a environ trente ans, que les descendants de nos anciens colons avaient non seulement conservé avec piété leur foi religieuse, mais aussi notre langue, et le culte de leurs traditions nationales.

Bien plus, ils s'étaient multipliés dans une proportion inouïe, grâce à la puissance de leur natalité; la population d'origine Française s'élevait en 1871 à 1,430,500 âmes, dont 1,195,000 dans la seule province de Québec; elle était de 70,000 âmes en 1753, et n'avait reçu de France, depuis lors, aucune immigration appréciable.

Cette agréable surprise fut accueillie avec joie parmi nous; mais ce que l'on ne sait pas encore en général, ce que les catholiques de France eux-mêmes paraissent ignorer, c'est l'influence considérable que ce petit peuple a exercée sur l'expansion de l'Église catholique, et la formation des diocèses dans l'Amérique du Nord.

Le clergé canadien est un clergé laborieux, entreprenant et fort intelligent; mais il est modeste, sans prétention et dépourvu de savoir-faire; qu'est-il arrivé? comme il ne sait point faire parler de lui, personne ne s'est jamais rendu compte des bons et utiles services qu'il a fournis, et qu'il fournit encore à l'Église. Ce clergé,

ses évêques, ses séminaires, ses pionniers et ses missionnaires ont été cependant les instruments actifs et essentiels du développement catholique dans l'Amérique anglaise et dans une partie des États-Unis ; ils comptent parmi les facteurs principaux du mouvement religieux, dont nous admirons aujourd'hui l'intensité.

Le groupe compact et toujours croissant de leurs paroisses agglomérées, sans déperdition et sans mélange, dans le bassin du Saint-Laurent, peut être considéré comme le noyau solide, qui forme comme la place forte centrale du catholicisme au nord de l'Amérique. Par sa compacité même, unique dans cette partie du monde, ce groupe a conservé mieux que tout autre, avec une fermeté inébranlable, non seulement sa foi religieuse, mais la tradition intacte et complète des usages, du cérémonial et des idées propres de l'Église romaine.

Cette conservation si parfaite, que l'on rencontre rarement, il faut l'avouer, dans les paroisses dispersées des diocèses anglais, a été un point d'appui fort précieux pour le développement catholique qui s'opérait autour du Canada. Le culte de la tradition, si respecté en ce pays, et si étranger aux mœurs des Yankees, a même formé un

contrepoids salulaire, pendant l'accroissement très rapide de plusieurs diocèses américains. La rapidité même des progrès matériels suscite en effet certains dangers intellectuels et moraux, surtout lorsqu'ils se produisent dans un milieu peu sympathique aux idées catholiques; aussi, plusieurs évêques ont-ils signalé comment cette disparité d'habitudes, que les Canadiens présentent au regard des Yankees, a été particulièrement utile et même nécessaire, aux missionnaires qui ont travaillé à l'apostolat des États-Unis.

Nous nous proposons ici d'étudier la situation religieuse de la Confédération canadienne, sous quatre points de vue principaux : 1° L'installation des paroisses et des diocèses catholiques de langue anglaise au Canada après la conquête, et le rôle important des évêques canadiens dans cette circonstance. — 2° Organisation propre du clergé franco-canadien, ses séminaires, ses couvents, etc., et l'influence directe et indirecte de son action sur le développement de l'Église catholique aux États-Unis. — 3° Par quels principes, par quelle méthode, ce clergé canadien a-t-il présidé à la conservation nationale de son peuple ? — 4° Quels sont les dangers que court au-

jourd'hui la foi catholique en ce pays?
inquiétudes du clergé et des évêques canadiens à ce sujet.

I

L'occupation du Canada par les Anglais en 1763 amena nécessairement une immigration assez notable de fonctionnaires, de négociants, d'artisans, de gens de service, etc., qui suivent toujours l'installation d'une armée étrangère. Parmi ces immigrants se trouvaient quelques catholiques anglais, dont le nombre, très réduit d'abord, s'accrut d'année en année; il était donc nécessaire de pourvoir à leurs besoins spirituels. Le clergé canadien s'en émut, et nous voyons l'évêque de Québec s'en préoccuper officiellement dès l'année 1791, alors qu'il se trouvait à peine un millier de catholiques anglais épars dans le Canada, et environ 1200 dans les provinces maritimes.

Antérieurement à cette époque, on avait déjà déterminé plusieurs ecclésiastiques

anglais à venir à Québec, lorsque Mgr Hubert et Mgr Denaut, successivement évêques de cete ville, posèrent les premiers jalons de l'organisation d'un clergé de langue anglaise, dans leur correspondance avec la cour de Rome, entre 1791 et 1804; puis ce fut Mgr Plessis, leur successeur, qui, reprenant la suite de leurs idées, parvint, 12 ans après en 1816, à en obtenir la réalisation.

En 1804, on aurait peut-être pu compter 8,000 catholiques anglais dans toute l'Amérique anglaise, par suite de l'immigration des Ecossais dans les provinces maritimes. Mais les évêques de Québec entrevoyaient déjà la possibilité d'une immigration plus considérable; animés d'un saint zèle pour le salut des âmes et pour le progrès de l'Eglise catholique, ils concurent la pensée de la création possible d'une hiérarchie épiscopale anglaise, qui pût organiser en paroisses régulières les émigrants catholiques venant de la Grande-Bretagne.

L'idée de faire revivre au Canada un épiscopat anglais que le malheur des temps avait fait complètement disparaître de l'Angleterre, souriait particulièrement à la haute intelligence du grand évêque cana-

dien ; Mgr Plessis soumit donc au Souverain Pontife, non plus des suggestions précaires, mais un plan déterminé en vue d'établir dans sa circonscription épiscopale des évêques d'origine anglaise.

La proposition était assez délicate, car la population française était hostile aux envahisseurs qui dominaient la contrée, et il était à craindre que des prélats étrangers, même catholiques, fussent très peu sympathiques aux habitants.

Mais Mgr Plessis s'éleva de suite au-dessus de ces préoccupations, si graves qu'elles pussent être. L'évêque canadien offrit, avec un désintéressement apostolique et un zèle admirable, de se dessaisir de sa suprématie, et d'une partie des territoires qui formaient son diocèse, afin de faciliter l'établissement d'un ou de plusieurs évêques anglais.

Le Saint-Siège cependant, tout en admirant l'élévation d'âme des prélats canadiens, ne partageait pas entièrement leur confiance ; il hésitait à agréer cette proposition. Ce n'était pas sans une certaine appréhension qu'il considérait l'installation, parmi cette population toute française, d'un clergé qui, par ses habitudes et son caractère, était tout à fait différent du clergé

français. Si encore ce projet avait eu pour objet de venir en aide à une population considérable, l'importance du but, aurait pu compenser les risques à courir ; mais, avant 1800, il ne se trouvait pas 8.000 catholiques anglais, lesquels n'étaient même pas concentrés en un canton déterminé, mais bien disséminés parmi les autres habitants sur une étendue immense. Fallait-il, sur une base aussi précaire, risquer de voir surgir plus tard quelque rivalité ou quelque dissentiment, d'autant plus redoutables que les Canadiens n'accueillaient qu'avec méfiance tout ce qui leur venait d'Angleterre ?

La proposition des évêques canadiens fut donc non pas repoussée mais différée le 16 janvier 1796 par le Préfet de la Propagande ; elle avait deux objectifs : l'un d'établir un coadjuteur pour l'évêque de Québec, l'autre de pourvoir aux besoins spirituels des catholiques anglais de la province ; voici le résumé final de la réponse apostolique.

« *Nulla tenus possit illud pro nunc capi posse
« consiliis; videretur ut præter coadjutorem Epis-
« copum cum futura successione, alterum ac
« etiam tertium, si tibi videbitur, simplicem
« coadjutorem Episcopum, ab hac sancta sede,
« postulet Amplitudo tua; qui pastorem qui-*

*« dem sollicitudinem tecum divideret, auctorita-
« tem, vero omnem a te derivatam reciperet, a
« tuoque nutu pendentem, ut eos possis per civi-
« tates, aut alia loca constituere, quæ saluti
« fidelium existimabis aptiora. »*

Ce texte suffit pour faire bien comprendre, la réserve et la prudence qui dictaient les conseils donnés par les Congrégations pontificales. On ne s'opposait point à la création de nouveaux évêques, mais on aurait désiré que l'évêque de Québec conservât la direction générale de tous, et qu'ils ne fussent à proprement parler que des vicaires généraux revêtus par nécessité d'un caractère épiscopal.

La suite des événements a prouvé que cet avis n'était pas dépourvu de sagesse. Certes, la grande générosité d'esprit du clergé français, voyait juste quand il calculait sur l'accroissement rapide que l'immigration devait déterminer parmi les catholiques anglais; mais peut-être eût-il été sage de stipuler alors, en faveur des Canadiens-Français, des réserves et des garanties analogues à celles que suggéraient les lettres de la Propagande.

Quoi qu'il en soit Messieurs, Hubert, Denaut et Plessis persistèrent à renouveler de temps en temps leurs instances près du

Souverain Pontife; cette contestation continua donc patiente et douce, jusqu'en 1816. A cette époque la Cour de Rome finit par se laisser fléchir; mais, pour bien apprécier la prudence méticuleuse qu'elle apportait en cette affaire, il est bon de lire la dernière lettre du cardinal Litta à Mgr Plessis le 16 avril 1816. Après avoir accepté en principe la nomination de deux évêques anglais, il recommande de nouveau à l'évêque canadien de bien réfléchir sur cet acte et sur sa portée; il l'invite à lire avec soin le projet de décret qu'il a rédigé, il ajoute que tout a été fait sur la demande et sur l'avis de l'évêque: Il est encore temps, dit-il, de le changer; il l'autorise à y apporter toutes les modifications qui lui sembleront convenables, et, pour achever, il revient encore, sous une nouvelle forme, à son idée favorite, qui était de placer les nouveaux évêques, sous la direction de Québec, en créant dans cet évêché une espèce de patriarcat :

« *La Congrégation accordera donc à l'abbé
« Burke le caractère épiscopal et le titre de vi-
« caire apostolique de la Nouvelle-Ecosse; en
« attendant vous pourrez l'employer comme vi-
« caire général partout où vous voudrez, mais
« il dépendra entièrement de Votre Grandeur.* »

Telle fut la fin de ces négociations, qui duraient depuis plus de vingt ans, sous les auspices, ou sous la direction de Mgr Plessis : la droiture d'âme et l'esprit chevaleresque de ce grand évêque ne pourraient pas soupçonner que ses successeurs eussent jamais à regretter l'abandon trop absolu qu'il faisait de ses droits, et du patronage qu'on lui offrait à Rome ; il répondit aussitôt qu'il acceptait sans réserve le décret dont il avait provoqué la publication. Ce décret, il est bon de le noter, ne contenait encore que la seule nomination de l'abbé Burke comme vicaire apostolique, la chancellerie romaine se réservait encore des modifications possibles ; ce ne fut qu'en 1819 que M. l'abbé Macdonnel et M. l'abbé Mac Eac-hern furent désignés comme administrateurs du haut Canada et de l'île Saint-Jean avec le titre d'*évêques in partibus*.

Ils ne reçurent les titres définitifs des sièges de Kingston et de Charlottetown que quelques années plus tard. Ces détails nous montrent clairement que, sans l'abnégation et l'empressement des évêques de Québec, la situation des missionnaires anglais sous leur dépendance absolue, se fût prolongée indéfiniment pour aboutir vingt ou trente ans après, à une

organisation de vicariats apostoliques, qui eût fait de Québec un siège quasi-patriarcal, dominant et dirigeant toute l'Amérique anglaise.

Cette perspective aurait pu séduire d'autres que ces esprits fortement trempés par la doctrine catholique ; il eût suffi de laisser la cour de Rome suivre ses impulsions premières ; mais nos évêques n'hésitèrent pas un instant, ils étaient convaincus qu'avant toutes choses, il fallait favoriser l'accroissement de la population catholique anglaise, en lui assurant des évêques et un clergé similaires à elle-même ; ils sacrifièrent leur intérêt propre et leurs sympathies particulières, pour attirer l'immigration des catholiques anglais, laissant ainsi un noble et grand exemple à suivre à ceux qui viendraient après eux.

Les résultats répondirent à leurs prévisions : Mgr Plessis estimait à 25,000 le nombre des catholiques anglais en 1820, dans le haut Canada et les provinces maritimes ; en 1850 on trouva dans ces provinces 335,000 catholiques dont 225,000 anglo-saxons, cette population s'était plus que décuplée en trente ans. Plus tard, il est vrai, ce progrès s'est notablement ralenti, l'immigration irlandaise s'éteint peu à peu.

C'est à peine si les catholiques anglais s'accroissent maintenant de 6 à 10 pour cent tous les dix ans; qu'est-ce à dire? On n'en a pas moins eu raison d'accéder aux intercessions de Mgr Plessis en 1816, les diocèses anglais qui ont été créés ayant déterminé un accroissement rapide de l'immigration catholique dans l'Amérique anglaise; si aujourd'hui cette immigration s'atténue de plus en plus, si, tout au contraire, c'est l'immigration canadienne qui grandit de plus en plus, cette situation nouvelle nécessitera peut-être une évolution inverse de celle qui fut opérée en 1816. Peut-être faudra-t-il prendre les mesures nécessaires pour faciliter et favoriser à son tour cette nouvelle immigration catholique, afin de seconder la progression catholique qui, depuis une vingtaine d'années, tend à se ralentir si fortement dans quelques diocèses anglais. Mais c'est ainsi que procèdent dans leurs progrès toutes les existences terrestres, en changeant graduellement leurs procédés, selon les exigences du temps; ces modifications réclameront sans doute, comme tous les progrès, une grande largeur de vue et ce désintéressement absolu d'esprit qui a fait la gloire de Mgr Plessis; mais il est à espérer que

la Providence y pourvoira, et que les exemples du passé ne seront pas perdus.

II

C'est en 1663 que Mgr de Laval-Montmorency, premier évêque de Québec, arriva en cette ville; c'est lui qui fut le fondateur de toutes les œuvres essentielles de l'Église en ce pays, sauf le séminaire sulpicien de Montréal, créé par les missionnaires sulpiciens environ 15 ans auparavant; ces deux établissements avaient pris depuis lors une forte assiette; en 1763 le nombre des ordinations commençait à pourvoir pour une forte part aux besoins spirituels de ce diocèse. Et jusqu'au commencement du siècle présent, l'évêque de Québec, appuyé sur ces deux séminaires, fut à lui seul le directeur de toutes les affaires religieuses, dans cette partie du nord de l'Amérique.

Au sud du Canada, aussitôt après la guerre de l'indépendance, on vit aux États-Unis s'établir simultanément à Baltimore

un siège épiscopal et un séminaire de Sul-piciens qui le dirigent encore aujourd'hui ; mais ce séminaire n'a fourni pendant longtemps qu'un nombre très limité de jeunes prêtres, et lorsque le nombre des diocèses se fut accru dans ce pays, la proximité du Canada détermina les jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce, dans la Nouvelle-Angleterre, à recourir au séminaire de Montréal pour y suivre leurs études théologiques.

Montréal est donc encore aujourd'hui une ressource considérable pour l'éducation d'un grand nombre d'Américains qui se destinent à la prêtrise, et les diocèses anglais de la confédération canadienne sont également obligés d'envoyer la plupart de leurs étudiants ecclésiastiques soit à Montréal, soit à Québec ou tout autre séminaire du Canada français ; car cette province, qui compte aujourd'hui 1,400,000 catholiques, possède 9 diocèses et 7 grands séminaires.

En outre de ces séminaires, la province de Québec compte un assez grand nombre de collèges tenus soit par des ecclésiastiques, soit par des laïques, qui reçoivent un assez grand nombre de jeunes Anglais, soit des États-Unis, soit du Canada. Ce n'est

pas seulement, en effet, la rareté des établissements catholiques en pays anglais, qui attire ces jeunes gens dans les collèges canadiens; c'est, d'une part, le prix peu élevé de la pension, et surtout la supériorité de l'instruction qu'on y recoit, tant à cause de l'enseignement donné par les maîtres, que par suite des méthodes de travail usitées dans ces maisons.

Les Anglo-Américains soit catholiques, soit protestants, montrent en général une aptitude assez médiocre pour organiser les maisons d'éducation d'un degré supérieur. Les Canadiens créent leurs établissements avec des frais infiniment moins élevés; et la discipline de leurs maisons, soit pour l'enseignement, soit pour la méthode du travail, y est infiniment supérieure; c'est ce qui explique l'instruction faible et absolument superficielle, que l'on rencontre généralement dans les classes supérieures aux Etats-Unis, et dans les travaux scientifiques qui s'y produisent.

Les grands séminaires n'échappent pas à cette loi commune et, parmi les maisons qui existent aux États-Unis, c'est à peine si, dans les 80 diocèses, on rencontrerait une demi-douzaine d'établissements cléricaux qui puissent être comparés à de véritables

séminaires tels que ceux de Québec, Montréal, Saint-Hyacinthe, et Nicolet. Encore faut-il remarquer que, dans l'élite des séminaires anglais, les trois principaux : *Baltimore*, *Boston* et *Milwaukee*, ont été créés et sont encore enseignés par des ecclésiastiques étrangers : Baltimore et Boston par des Sulpiciens français, Milwaukee par des prêtres allemands ; un quatrième, celui de Troy, plus faible que les précédents, mais encore très important, est peuplé de prêtres belges. Pourquoi cette supériorité ? Il n'est guère douteux, pour ceux qui les étudient, que l'organisation matérielle et scientifique, la discipline et les méthodes de travail, s'y trouvent beaucoup mieux entendues que dans les établissements où règnent exclusivement l'influence et les traditions purement américaines.

Nous constatons ces faits, sans les commenter, ce qui nous sortirait entièrement du sujet qui nous occupe ; mais, dans de telles conditions, on peut apprécier de quelle utilité a été pour l'Église catholique de posséder à proximité des diocèses nouveaux de la République étoilée, ces foyers de science et de sage méthode philosophique, si bien établis au Canada.

Cependant, si les séminaires et les mai-

sons d'éducation de ce pays ont été et sont encore d'une utilité de premier ordre pour beaucoup de diocèses des États-Unis, le grand nombre de prêtres qui sont sortis de ces séminaires, les congrégations d'hommes et de femmes qui existent au Canada depuis trois siècles, toutes les institutions catholiques qui s'y rencontrent, le voisinage enfin de cette société catholique nombreuse et compacte, ont procuré aux régions qui les entourent d'inappréciables avantages, non seulement au moment de l'installation du catholicisme, mais encore aujourd'hui même.

Il se trouve dans les 10 diocèses français de la province de Québec 11 communautés d'hommes, savoir :

Saint-Sulpice ;

Frères des écoles chrétiennes répartis dans 34 maisons ;

Pères Jésuites, dans 14 résidences ;

Pères Oblats, dans 18 résidences ;

Frères du Sacré-Cœur ;

Pères Basiliens ;

Clercs de Saint-Viateur, 26 établissements ;

Les Maristes de Montfort ;

La congrégation de Sainte-Croix, 15 maisons.

Les Dominicains, 2 maisons ;

Les Trappistes, 2 couvents.

Ces différentes congrégations comprennent environ 800 prêtres ou religieux, elles sont toutes venues à diverses époques de France en Amérique, mais aujourd'hui les personnes qui les composent sont presque toutes natives du Canada ; la plupart se consacrent à l'instruction, ou à la prédication : les Sulpiciens, les Frères, les Jésuites, les Pères de Sainte-Croix, les Dominicains, les Clercs de Saint-Viateur, s'appliquent particulièrement à l'instruction française ; ils conservent avec soin parmi les Canadiens les traditions et les caractères de leur origine ; les Basiliens favorisent davantage la langue anglaise et, bien que le siège de leur communauté soit aussi en France, ils tendent visiblement en certains lieux à éliminer la langue et les traditions françaises.

Le nombre des communautés de femmes est fort considérable ; plusieurs ont été fondées dans le pays lui-même, telles que :

La congrégation de Notre-Dame, fondée à Montréal presque en même temps que la ville, vers 1645, et qui comprend 891 religieuses :

Les Hospitalières de Saint-Joseph, 166 ;

Les Sœurs grises de Mme d'Youville, 398 ;
Les Sœurs de la Providence, 525 ;
Les Sœurs de Jésus et de Marie, 548 ;
Les Sœurs grises de la Croix, 228 ;
Les Sœurs de la Présentation, 224 ;
Les Sœurs de Sainte-Anne, 465 ;
Les Adoratrices du précieux sang.
Les Sœurs de l'Assomption.

Ces dix communautés ont été toutes fondées au Canada ; la moitié d'entre elles voient même leur origine remonter aux temps qui ont précédé la conquête ; on compte dans leur ensemble 3,600 religieuses de chœur.

Plusieurs communautés de France ont envoyé en outre des colonies dans des temps plus récents : *Les Sœurs du Sacré-Cœur* ; *les Sœurs de la Sagesse*, le *Bon-Pasteur* ; *Les Dames Marianites*, et enfin *les Ursulines*, dont l'établissement remonte aux premiers temps de la colonie française ; ces diverses ramifications venues de France dépassent le chiffre de 500 religieuses, en partie françaises, en partie canadiennes. Mais, en outre de ces diverses dénominations, il existe encore plusieurs maisons d'ordres divers et moins importantes, qui permettent d'évaluer toutes les religieuses de la

province de Quebec à plus de 4,200 personnes, sur une population catholique de 1,400,000 âmes.

Ces communautés se sont largement essaimées aux États-Unis, et elles contribuent pour une large part à la création des maisons religieuses en ce pays, surtout dans les États du Nord-Est, qui avoisinent le Canada. Les novices anglo-saxonnes ont été en effet pendant longtemps fort rares, et encore aujourd'hui elles ne sont pas très abondantes; on a eu d'ailleurs beaucoup de peine à les former de manière à les rendre utiles. Elles étaient à la fois plus rêveuses, et cependant plus raides et moins souples que ne le comporte la vie monastique; les sœurs françaises sont plus serviables et plus pratiques, dans les usages ordinaires de la vie, soit comme hospitalières, soit comme institutrices; et c'est pourquoi elles ont été extrêmement utiles, pour former complètement par la pratique et par l'exemple, les filles de l'Amérique à la vie religieuse, en élaguant les échappées d'un caractère, charmant sans doute, mais un peu fantaisiste. Aujourd'hui le nombre des religieuses anglaises s'est assez accru, et, si on veut bien ne pas trop les *américaniser*, on arrivera certainement à perfec-

tionner absolument chez elles : l'esprit de la règle, la simplicité d'intention, et l'assiduité méthodique aux devoirs communs, qui constituent le fonds essentiel de la vie monastique.

Le clergé séculier et régulier, si fortement organisé par l'épiscopat canadien, a fourni aussi sous diverses formes un bon nombre de missionnaires, lesquels ont présidé au groupement des familles, canadiennes ou métisses, qui dès le commencement de ce siècle étaient déjà disséminées dans l'Ouest. C'est en se mêlant avec ces missionnaires, et en prenant un point d'appui sur ces chrétientés primitives, et sur le Canada dont elles étaient issues, que les prêtres émigrés de France (lesquels ont été les véritables apôtres des États-Unis) ont pu accomplir leur grande œuvre. C'est parce qu'ils ont rencontré dans l'ouest, en 1800, les métis christianisés, les pionniers canadiens et leurs prêtres, qu'ils ont pu établir et réglementer en paroisses toutes ces peuplades grossières, qui devaient servir de bases aux futurs diocèses que les prélats américains régissent aujourd'hui.

Ces avant-gardes de la religion et de la civilisation, qui remontaient à l'époque du

Père Allouez et du père Gravier aux Illinois en 1680, ne furent longtemps que des amas de cabanes ; *Cahokia, la Prairie du Chien, Terre-Haute, Peoria, les Oujas, la Prairie du Rocher, Saint-Pierre du Minnesota, la Baie-Verte Dubuque, Chicago, Saint-Paul du Minnesota, le Saut Sainte-Marie, etc., etc., etc.*, n'étaient encore que des bourgades en 1790. Mais *Détroit, Saint-Louis du Missouri, Vincennes, Kaskaskias, Michillimakinak*, étaient alors depuis un certain temps, des espèces de petites villes, entourées d'une banlieue de culture et de hameaux naissants.

C'est en s'appuyant sur toutes ces agglomérations grandes et petites créées dans l'Ouest, par les premiers missionnaires et les trappeurs canadiens, que les prêtres vénérables échappés à la Révolution : MM. *Flaquet, Cheverus, Dubourg, Ciquard, Matignon, Levadour, Maréchal etc., etc.*, vinrent organiser les rudiments de l'Église catholique, alors dispersés dans les États-Unis. Pour se rendre en effet un compte exact de la valeur de ces rudiments grossiers mais solides, et de l'utilité inappréciable que les nouveaux venus en tirèrent, il faut examiner sérieusement ce qu'ils auraient pu faire en Amérique, si ces établissements premiers n'avaient point existé.

Il est évident tout d'abord qu'ils n'eussent jamais songé à s'aventurer au delà du bassin inférieur de l'Ohio; ils se fussent probablement tous portés vers le nord-est avec MM. Matignon et de Cheverus. C'est en retrouvant les traces des Pères Jésuites Marest, Tartarin et Meurin, de l'abbé Thaumur de la Source, et du père Gibaut (tous aux Illinois); c'est en entendant parler des anciens Récollets de Détroit, du Père Jésuite Potier, de MM. Hubert, Frechette, Dufaux, Richard et autres missionnaires canadiens dans les mêmes lieux, qu'ils purent songer à visiter l'Ouest; et, lorsqu'ils eurent connu la situation de ces établissements ils y étendirent leur apostolat.

C'est alors que tous les prêtres établis dans ces bourgades éparses se mirent à leur disposition, rangeant en bon ordre autour d'eux les chrétientés mélangées de Canadiens, de métis et de sauvages; et dès lors commença ce travail de développement et d'organisation, qui fut la base des progrès si remarquables de l'Eglise aux Etats-Unis. Toute cette besogne s'opérait aisément par le concours des vieux missionnaires et de leurs Canadiens, obscurément, sans bruit et sans emphase, avec cette abnégation d'eux-mêmes qui fait le mérite,

l'importance et l'efficacité des prédications religieuses.

C'est ainsi que nos prêtres émigrés parvinrent à mener rapidement leur merveilleuse entreprise, qui aboutit à créer, en moins de dix ans, autour du siège de Baltimore, quatre évêchés nouveaux : *Louisville, New-York, Boston et Philadelphie*, dans des contrées qui paraissaient fermées au Catholicisme. En eût-il été de même s'ils n'eussent rencontré dans l'intérieur du pays que de grossiers Yankees, aventuriers et sans vergogne ? Non certes ! Ce n'est qu'en se soutenant sur les avant-postes, si laborieusement établis par les efforts des missionnaires pendant tout un siècle, qu'ils concurent de si grandes vues et trouvèrent la force de les exécuter.

Ces Canadiens, ignorés et oubliés dans les prairies de l'Ouest, ont donc été les précurseurs de nos apôtres français, comme ceux-ci furent eux-mêmes les précurseurs des évêques anglais qui leur succédèrent. Ce furent eux qui préparèrent le terrain pour l'arrivée et l'installation première de cette grande immigration catholique, qui fit ses débuts après 1815 ; les diocèses et les nombreuses stations qu'ils avaient établis furent, pour ce flot humain, comme les roches

primitives qui ont arrêté et fixé les dépôts géologiques ; partout la portion catholique des émigrants vint, en tourbillonnant à travers la masse, s'aggréger autour d'eux et de leurs disciples par une remarquable affinité.

Mais, si ces missionnaires providentiels n'avaient point posé de si fortes assises, qui pourrait dire ce qui serait advenu ? Il est probable que l'on aurait essuyé dès lors une déperdition énorme, laquelle à cette époque aurait eu des résultats bien plus graves que la déperdition que l'on eut à déplorer plus tard entre 1830 et 1878. Cette dernière en effet, eût été probablement dans ces circonstances trois fois plus considérable (et il n'y aurait peut-être pas aujourd'hui cinq millions de Catholiques aux États-Unis).

On peut apprécier maintenant quelle a été l'importance de ces paroisses primitives jetées dans l'Ouest par les Canadiens il y a plus de 250 ans : paroisses qui, établies d'abord pour les sauvages et les coureurs de bois, ont servi de base d'opération à l'apostolat des émigrés français, et qui ont été le véhicule le plus actif de la propagation du catholicisme dans ces contrées de l'Ouest.

III

Cependant, tandis que les prêtres et les fidèles du Canada exerçaient une influence féconde et salubre au delà de leur frontière, ce même clergé accomplissait avec non moins d'efficacité l'œuvre spéciale à laquelle il était appelé, dans son propre pays : la conservation et le développement de la population canadienne.

Après le départ de l'armée française, ce pays resta longtemps presque isolé du reste de la catholicité. La correspondance avec la cour de Rome devint-elle-même rare et difficile, à tel point que le peu de lettres apostoliques qui parvinrent aux évêques canadiens pourraient se résumer en une formule : « Votre Grandeur connaît certainement mieux que nous-même la situation et les difficultés de son diocèse : c'est à vous de les apprécier, nous nous en remettons à votre sagesse, et nous unissons nos prières aux vôtres, pour que Dieu vous éclaire et vous sou-

« tienne pour les conduire à bonne fin. »

On peut donc dire que, dans son isolement, l'Eglise n'avait point d'autre appui dans le Canada, que le concours de la Providence pour la maintenir et la diriger. Le clergé se trouvait, en réalité, tenir en main la direction religieuse et même sociale du peuple canadien. Nous savons aujourd'hui avec quelle sagesse et quel succès il surmonta cette épreuve, sans déviation de doctrine et sans déperdition d'âmes. Bien au contraire, sous cette direction les Canadiens inaugurèrent une série de progrès tellement rapides, que, cent ans plus tard, le monde entier a été surpris de ce développement inattendu d'un peuple que l'on croyait éteint.

Voilà, certes, un résultat fort notable ! Mais ce qui est plus curieux encore à étudier, ce sont les procédés et la méthode suivis pour les obtenir. Lorsque les autorités ecclésiastiques furent poussées par la force des circonstances à saisir cette direction religieuse et sociale, elle était hérissée de difficultés. D'une part, il fallait braver l'emportement des luttes ouvertes et violentes ; d'autre part, il ne fallait pas s'abandonner au courant, en se laissant absorber par l'influence du milieu nouveau,

que les conquérants avaient implanté dans le pays : hommes de commerce et d'argent, qui affichaient ouvertement l'intention d'exercer un ascendant supérieur sur le peuple conquis. Il était donc nécessaire de les écarter, sans les combattre avec colère, mais aussi sans se laisser dominer par les grands airs qu'ils affectaient de prendre. Dans cette alternative délicate, le clergé canadien adopta et suivit, avec une fermeté patiente et impassible, la méthode suivante :

Il s'agissait d'éloigner, autant que possible, les populations des relations et de l'influence anglaises, en prévenant les occasions et les désirs de tout rapprochement, par une révulsion volontaire des habitants contre les étrangers. C'est en suscitant chez les Canadiens les plus nobles penchans de l'âme humaine, *patriotisme, liberté, religion, poésie naturelle de l'âme*, tout ce que l'homme a de plus précieux dans le cœur, qu'on leur fit accepter et aimer un plan de conduite, qui consistait à se serrer les uns contre les autres dans leurs paroisses agglomérées, de manière à n'y laisser pénétrer ni les habitudes, ni la langue, ni la famille des conquérants ; conservant au contraire vis-à-vis d'eux une inflexible antipathie.

Non seulement on inculqua fortement dans leur esprit cette méthode séparative, mais on leur en expliqua le but et l'utilité, car il faut que l'homme porte en lui-même la raison de sa résistance, pour être en garde contre les casualités de la vie. Cette direction fut d'autant plus facilement agréée, qu'elle découlait du génie même du catholicisme. « *La vie est un combat, où l'homme doit sans relâche se surveiller dans tous les détails de l'existence, en luttant contre les entraînements, soit qu'ils viennent de lui, soit qu'ils viennent du dehors.* »

Les Canadiens comprirent vite la sagesse de cette résistance intérieure que l'on organisait parmi eux; ils prirent en haute estime ceux qui les dirigeaient, et conçurent aussi une certaine fierté d'eux-mêmes, en se sentant grandis et fortifiés dans leur valeur morale et intellectuelle. Lors donc que les hasards de la vie les rapprochaient des Anglais, ils n'en furent ni émus, ni troublés; ils étaient d'avance préparés à soutenir ce choc, et ils se firent un point d'honneur de se maintenir dans leurs croyances, dans leurs mœurs et dans leurs traditions.

Point de mariage avec les Anglais, point d'écoles anglaises, point d'habitudes an-

glaises, point de langue anglaise, aucune intimité avec les étrangers. Dans les transactions nécessaires, on vit plus d'Anglais patoisier le français, que de Canadiens patoisier l'anglais; le foyer domestique restait impénétrable, et par extension on peut dire que la paroisse, elle aussi, restait impénétrable.

Les habitants allèrent d'eux-mêmes au delà du programme : pendant longtemps, ils se refusèrent à accepter des concessions de terre du gouvernement anglais, se confinant dans le régime de la censive territoriale ; ils partagèrent jusqu'à la dernière extrémité entre leurs enfants les terres qu'ils tenaient de leurs anciens seigneurs français, et là ils se concentrèrent sans bruit, en une masse compacte, n'allant pas chez les Anglais, mais ne les recevant pas chez eux ; ils se développaient moralement et matériellement, en eux-mêmes, et par eux-mêmes.

Economiquement parlant, ce procédé était absurde ; la subdivision extrême du sol, dans un climat où la culture intensive est inapplicable, était contraire à tous leurs intérêts ! Mais il y a des moments où des règles supérieures de sagesse exigent que l'on écarte les lois abstraites de l'économie

politique ; et les résultats moraux de cette ligne de conduite furent considérables comme nous le verrons tout à l'heure. On vécut ainsi pendant près d'un siècle ; il fallait certes une grande énergie, et de grands sacrifices ; il fallait vivre chez soi, vivre de peu, et en toutes choses restreindre ses désirs, les empêcher même de naître !

Cependant il arrive que la résistance amène durant la lutte des dangers de diverse nature ; parfois l'abattement prévaut, et le découragement nous énerve, mais plus souvent nous nous enivrons de nos efforts, il s'y mêle un petit grain de vanité et de gloriole, l'irritation devient facile, et aboutit à la violence : c'est un autre danger ; abandonné à lui-même, le Français n'y eût point échappé, mais le Français catholique l'évita.

On sacrifia les satisfactions illusoires de la lutte ouverte. Le mot d'ordre ici, c'était la patience, l'ordre et la paix. On respectait l'autorité du conquérant, on déférait à ses lois, mais chacun surmontait cette influence politique par la conscience conservée de son droit. Point d'héroïsme retentissant, point de bruit, peu de gloire ! cette vie était dure, elle était semée de mille pe-

tits efforts journaliers, où chacun fournissait sa petite part de force, et sa petite part de mérite. Petite part bien médiocre pour chacun, mais, par cette division même, elle était moins lourde pour la fatigue, et moins troublante aussi pour la vanité de l'individu.

C'est pourtant cette époque silencieuse et cachée, c'est cette énergie renfermée et méthodique, qui ont fourni, à mon gré, les pages les plus glorieuses de l'histoire de la Nouvelle-France, et assurément une des plus instructives pour l'observateur sérieux, car ce fut durant ce siècle que le Canada, tel que nous le connaissons aujourd'hui, a pris sa force, sa forme et son caractère définitif.

Durant ces générations qui ont supporté la charge et l'effort de la lutte cachée, combien de trésors d'abnégation, de simplicité modeste, sont restés inconnus ! Quel état fait-on, dans l'histoire, de ces tristes années accumulées dans l'ombre, entre 1760 et 1820 ? On a bien prononcé d'innombrables discours à la gloire des patriotes de 1837 ! A-t-on jamais parlé des grands-pères ? A-t-on même jamais songé aux mérites de ces habitants obscurs, qui, serrés les uns contre les autres, sur des

terres devenues trop étroites, ont vécu, pendant soixante-dix ans, combattant contre la mauvaise fortune, pour préparer la vigueur et le triomphe des générations d'aujourd'hui?

Il faut cependant une grande énergie pour soutenir une longue lutte par une suite incessante de petits efforts journaliers; il faut une grande élévation d'âme pour ne jamais désespérer en poursuivant un but que l'on voit poindre si loin, dans un avenir que l'on n'atteindra pas. Qui donc a semé la force dans ces âmes humbles et ignorées? Qui donc leur a donné ces fortes espérances avec lesquelles ils ont travaillé toute leur vie, pour des temps qu'ils ne devaient pas voir?

Ces espérances témoignent d'un sentiment profond de solidarité entre les générations humaines; mais ce sentiment ne peut s'expliquer que par une croyance solide antérieure, instinctive en quelque sorte, dans l'immortalité des âmes et la justice de Dieu. Comment les âmes seraient-elles solidaires si elles n'étaient pas immortelles?

Quant à l'énergie dont peuvent s'imprégner les esprits les plus modestes, elle naît et se développe par la graduation même des

efforts successifs et réfléchis, par la contrainte que nous exerçons sur nous-mêmes; sur nos aspirations comme sur nos répulsions, sur nos désirs comme sur nos craintes; car voilà une des grandes lois des sciences statiques : *Toute force qui se contient s'accroît.*

Nous demandions, en commençant ce chapitre, quels étaient les principes et la méthode, au moyen desquels le clergé canadien avait dirigé, si habilement et avec tant de succès, la conservation et les progrès surprenants de la population canadienne. Nous connaissons maintenant ce secret, c'est par la renonciation à soi-même, par l'élévation de l'âme, par l'énergie de la conscience chrétienne, qu'il a su imprimer même aux esprits les plus simples une telle force, que l'on a réussi dans ces grandes œuvres, sans donner cependant ni profits matériels, ni éclat de vanité à aucun de ceux qui les ont accomplies.

Ils ont eu recours à Dieu plus qu'aux législateurs, aux vertus chrétiennes plus qu'aux règlements administratifs; au culte des intérêts que l'économie politique enseigne ils ont substitué un perpétuel retour sur soi-même, et une vie de renonciation,

or voilà ce qui a fait précisément l'originalité et la force du peuple canadien.

IV

Nous avons vu précédemment comment le voisinage, la sympathie et l'exemple de cette société catholique, compacte, originale et forte, ont exercé une influence considérable et salutaire sur l'organisation et le développement du catholicisme dans le nord de l'Amérique ; et nous venons d'exposer avec quelle sûreté de méthode, le clergé canadien a préparé et dirigé ces progrès, sous les auspices d'idées essentiellement chrétiennes.

Pendant longtemps la croissance des Français d'Amérique se concentra sur leur territoire propre, leur action ne se manifestait à l'extérieur que par voie d'influence ; mais, depuis vingt-cinq ans, les flots pressés de cette population toujours grandissante débordent au dehors, soit dans les provinces anglaises contiguës, soit dans les

comtés des Etats-Unis qui bordent la frontière. Leur évolution a rencontré dans ces contrées des difficultés d'un genre nouveau, qui ont inspiré et qui inspirent de plus en plus de sérieuses appréhensions aux émigrants canadiens, de telle façon que le clergé si intelligent et si dévoué, qui a formé leurs traditions et leurs mœurs, est lui-même inquiet de la situation qui lui est faite.

Tant que leur développement s'est produit sur les territoires compris dans les diocèses où leurs prêtres et leurs évêques s'étaient cantonnés, avec un désintéressement peut-être trop confiant, l'œuvre de leur conservation religieuse s'accomplissait régulièrement. L'isolement et la pauvreté relative de leur pays ralentissait sans doute leur marche rapide ; ils étaient gênés par les contradictions intellectuelles, venant des familles protestantes mêlées avec les leurs ; ils rencontraient enfin des difficultés encore plus grandes à se plier à une organisation sociale, qui leur était tout à fait étrangère.

Cependant la rectitude de leur jugement, la supériorité de leur organisation morale, et de la méthode sociale du Canada, leur donnaient une puissance d'action propre à surmonter tous ces inconvénients ; l'ap-

pui de leurs curés et la direction excellente qu'ils en recevaient leur permettaient de rester eux-mêmes, tout en respectant les mœurs et les idées d'autrui. Mais, lorsque leur multiplication rapide les eût jetés à flots, hors de leurs diocèses naturels, les émigrants canadiens se trouvèrent, tout à coup et sans transition, vis-à-vis d'un clergé étranger non seulement à leur langage, mais aux mœurs et aux principes particuliers, qui avaient présidé à la formation de leur idées et de leurs mœurs.

La circonstance était délicate car des prêtres étrangers, ignorants de ce qui peut faire la force ou la faiblesse de leurs ouailles nouvelles, sont exposés pour le moins à adopter une ligne de conduite inopportune, et il en fut ainsi. Non pas certes que nous ayons dessein de blâmer ici ni la doctrine ni le bon vouloir des ecclésiastiques américains ; mais la même direction morale et religieuse, qui pouvait être excellente pour les Irlandais venus d'Europe, peut se trouver très fâcheuse pour les Canadiens qui s'installent aux États : nous allons en juger sur l'heure.

Nous avons exposé, avec quelle sagesse, avec quelle intelligence, on distribuait, dans les paroisses canadiennes une édu-

cation très chrétienne et très sociale, nous avons vu qu'on leur avait ainsi inculqué un système de réserve mêlé de patience et de fermeté, dans lequel les familles, les paroisses tout entières, s'enveloppaient comme dans une enceinte morale, pour se défendre contre les influences du dehors. Jugez de leur étonnement, lorsqu'ils entendirent, au delà de la frontière, leurs nouveaux pasteurs leur tenir un langage diamétralement opposé, à celui que les éducateurs vénérés de leur jeunesse leur avaient toujours tenu.

On critiquait leur respect pour la tradition, leur amour pour les anciennes mœurs on blâmait leur prudence et leur réserve vis-à-vis de l'étranger ; la première chose qu'on leur conseillait, c'était de se familiariser avec la société qui les entourait, d'imiter ses usages, son langage et ses procédés : *Américanisez vous !* Qu'arrivait-il alors dans ces esprits surpris et troublés ? ils se prenaient à douter de leurs vieux prêtres et de leurs enseignements, ils doutèrent d'eux-mêmes, et ceux qui se laissèrent entraîner par ces leçons nouvelles, se prirent bien vite à imiter sans mesure une société qu'on leur vantait sans réserve.

Voilà comment se préparent les déperdi-

tion, vingt prédicants méthodistes auraient fait moins vite cette mauvaise besogne, car les émigrants se seraient méliés d'eux dès le premier abord. Cette modification d'idées et de mœurs vers laquelle on les pousse subitement est donc par elle-même un véritable péril, mais qu'aurions nous donc à dire si nous examinions de près, comme l'a fait Mgr Racine, évêque de Sherbrooke, les qualités et les défauts de cette société où on les convie si ardemment de se précipiter ?

Laissons cependant de côté pour un moment ces réflexions si graves, pour revenir aux inquiétudes qui travaillent aujourd'hui l'esprit du clergé canadien. Celui-ci voit démolir avec affliction la grande œuvre à laquelle il s'est consacré avec tant de zèle et dont un succès séculaire a consacré la sagesse. Le danger se présente donc ici sous une tout autre forme, et avec une intensité bien plus menaçante qu'en 1763, au moment où les Canadiens organisèrent leur résistance religieuse et nationale contre l'Angleterre ; ils pouvaient compter alors sur le concours absolu et sur la sagesse expérimentée de leurs curés ; aux Etats-Unis non seulement ce concours leur fait défaut, mais le manque d'expérience du clergé américain peut les désorganiser.

Des plaintes nombreuses, des réclamations fortement motivées, ont déjà été adressées à la Cour de Rome à diverses reprises, et le Saint Père a manifesté de la manière la plus positive son intention de voir les groupes canadiens recevoir des curés canadiens. Cependant, quelles que soient les mesures qui aient été prises, elles ont été appliquées, au moins dans la pratique; d'une manière très insuffisante, et les appréhensions des évêques et des missionnaires sont loin d'être calmées.

Voici ce que disait en 1863, en parlant d'un groupe canadien établi aux États-Unis (1), Mgr de Goësbriant, évêque français d'un diocèse américain : « Si l'on « ne vole pas au secours de ces émigrés, « même à l'ombre de la croix, ils vont « perdre la foi et déshonorer leur nation. « Le Prêtre qui dessert cette église ne « peut pas parler leur langue, et quand « même il le pourrait, on ne saurait attendre qu'il incommode ses anciens paroissiens pour les nouveaux venus.

« Les Canadiens ont donc besoin de missionnaires de leur nation; ils ont besoin d'églises séparées. Dieu dans sa Provi-

(1) Etat de Vermont.

« dence veut que les nations soient évan-
« gélisées au moins *généralement, par des*
« *apôtres qui parlent leur langue, qui connais-*
« *sent leurs habitudes et leurs dispositions.* »

Voyons maintenant ce que dit aujourd'hui un vénérable évêque canadien, Mgr Racine de Sherbrooke, district anglais que les Canadiens ont transformé en paroisses canadiennes. Mgr Racine est âgé de 73 ans, un long apostolat a éclairé sa sagesse sans altérer son énergie :

« Le fait seul de la transplantation d'un
« peuple sur une terre étrangère, ébranle
« chez lui l'organisme moral trop profondément,
« pour qu'il soit prudent d'accroître l'intensité de ces ébranlements,
« par des attaques inutiles à de vieilles et
« fortes traditions ; mais nulle part ce danger
« n'est plus grave que chez le peuple
« canadien-français.

« Arraché encore enfant à toute relation
« avec sa mère patrie, n'entretenant aucun
« commerce avec le monde extérieur, obligé
« de concentrer ses forces, pour conserver
« son existence nationale et religieuse, le
« peuple canadien a dû vivre à l'écart, de
« sa vie propre, retiré au sein de ses campagnes
« et de ses mœurs patriarcales ;
« pour résister aux séductions et aux at-

« taques de l'hérésie, pour s'emparer du
« sol, et étendre autour de lui ses colonies,
« il s'est attaché à son admirable système
« paroissial; il a fondé, malgré les plus
« grands obstacles, ses écoles françaises
« où le catholicisme règne en maître; il
« s'est réuni en masse compacte sous la
« direction de ses prêtres qu'il entoure
« du respect que l'on doit à des amis bien-
« faisants, à des protecteurs; en sorte que
« le Canadien-Français s'est habitué à regar-
« der ses coutumes, sa langue, ses tradi-
« tions et sa discipline comme le dépôt
« d'un héritage sacré : qui s'attaque à cet
« ensemble de choses qui lui sont chères,
« s'attaque indirectement à sa foi. Sa force
« de résistance devant le protestantisme et
« l'indifférentisme est grande; mais ôtez-
« lui cet entourage protecteur de ses
« vieilles coutumes il en est de lui comme
« de Samson : il est déjà au pouvoir de
« l'ennemi ! » *Citation extraite d'un mémoire
déposé par Mgr Racine au collège de la Pro-
pagande à Rome en janvier 1892.*

Bien loin d'abandonner aucune de leurs traditions tutélaires, les immigrants doivent donc apporter la plus grande circonspection, et des précautions toutes particulières dans leurs relations avec la société au sein de

laquelle ils vont vivre; cette société est généralement imbue d'habitudes d'une moralité douteuse et de principes matérialistes.

« Les catholiques du pays eux-mêmes, « dit Mgr Racine, ont subi et subissent « plus ou moins cette influence délétère « et parfois se laissent aller incons- « ciemment aux mœurs pratiques et aux « tendances intellectuelles de leurs compa- « triotes.

« On s'aperçoit vite que, loin de chercher « à se défendre contre ces tendances, ils « les favorisent trop souvent sans s'en aper- « cevoir par la trop grande sympathie qu'ils « professent pour les manières d'être de la « société américaine, imprégnée après tout « de la morale protestante et d'un toléran- « tisme énervant. On compte par milliers « les âmes que cet indifférentisme religieux « a enlevées à la vraie foi aux États-Unis.

« Si, dans ce pays, la religion a pris un « grand accroissement en ces derniers « temps, cela n'est pas précisément le ré- « sultat des conversions, mais bien plutôt « de l'immigration catholique, qui arrivait « à flots pressés de l'Irlande, de l'Allemagne, « du Canada, de l'Italie, etc., etc. L'orga- « nisation rapide de ces forces éparses par

« un épiscopat habile, et la constatation
« retentissante de cette importance numé-
« rique jusqu'ici inconnue, ont pu faire
« croire à la propagande envahissante de
« l'Église au sein des populations améri-
« caines ; mais malheureusement, on ne
« peut le cacher, le nombre de perversions
« dépasse de beaucoup celui des conver-
« sions.

« Or contre l'envahissement de ces in-
« fluences pernicieuses, les Canadiens-
« Français trouvent dans leurs coutumes
« et dans leur langue, qui les tiennent à
« l'écart, un rempart, une digue puissante,
« digue et rempart qu'il est sage de main-
« tenir et de fortifier, bien loin de travail-
« ler à les abattre. On voit se produire
« chez eux, pour les mêmes causes, les
« mêmes résultats que l'on constate chez
« les Maronites du Liban, ou chez les fidèles
« Polonais de la Prusse ou de la Russie. »

Si l'on compare maintenant le langage
tenu par Mgr de Goësbriand en 1869 avec
le mémoire présenté à Rome en 1892 par
Mgr Racine on ne voit pas que la sollici-
tude du clergé canadien paraisse moins
inquiète aujourd'hui qu'il y a vingt ans.
Il semble même résulter des faits généraux,
si délicatement analysés par l'illustre prélat,

que les moyens employés pour éviter la déperdition des âmes auraient été fort insuffisants.

Il a paru, en effet, il y a trois ans, une étude très développée sur la situation des Canadiens établis aux États-Unis qui laisse peu de doute à ce sujet : cette étude, qui n'est que le récit des travaux apostoliques d'un Père jésuite attaché depuis trente ans aux missions de la Nouvelle-Angleterre, est à la fois très émouvant et très inquiétant. Le P. Hamon S. J. décrit très simplement, mais avec une grande autorité, la situation souvent pénible des émigrés canadiens ; il établit, paroisse par paroisse, l'histoire et la statistique de l'émigration ; il est impossible d'être plus saisissant.

On y voit, dépeints sur le vif, l'influence pernicieuse que le milieu dans lequel ils vivent exerce nécessairement autour d'eux ; les efforts extraordinaires et la résistance tenace que développent les Canadiens pour sauvegarder leur religion et leurs traditions. La grande discrétion du missionnaire laisse seulement entrevoir les obstacles et les refus que leur bonne volonté rencontre ; mais on voit clairement néanmoins les dangers qui assaillent ces fa-

milles chrétiennes, et les fâcheux résultats que déjà l'on peut constater.

Il serait difficile d'entreprendre ici un choix de citations, pour donner une juste idée de cet état de chose fort peu connu; il faudrait citer plus de cent pages, c'est-à-dire le quart du volume; nous préférons résumer en quelques lignes le travail tout entier :

On comptait en 1887, rien que dans le nord-est des États-Unis, 400,000 Canadiens émigrés formant 86 paroisses canadiennes et 70 paroisses mixtes. Ces pauvres gens sont venus pour la plupart dans les manufactures du pays, avec leurs familles, sans autre ressource que le travail de leurs bras; aujourd'hui, cependant, ils ont construit et défrayé pour eux-mêmes et par eux-mêmes, avec de grands sacrifices, les églises, les presbytères et les écoles de leurs paroisses. C'est eux, la plupart du temps, qui ont réclamé et cherché au Canada un prêtre français pour être leur curé, ramenant souvent en même temps avec eux un médecin, un boulanger et des artisans du Canada pour faire le service de leur petite cité.

On peut calculer que chacune de ces paroisses a dépensé en moyenne pour ces

fins religieuses 60,000 dollars (300,000 fr.), dans quelques-unes d'entre elles ces frais ont atteint 1,500,000 fr. ! Les 86 paroisses canadiennes séparées qui existaient en 1887 avaient dépensé en 20 ans un capital de vingt-six millions, le tout prélevé sur les salaires des familles canadiennes établies dans la Nouvelle-Angleterre et dans le nord de l'État de New-York ; sans préjudice des frais annuels que nécessite la rémunération due au clergé et l'entretien de tous ces établissements. Ces évaluations ne concernent du reste que les paroisses canadiennes séparées ; quant aux Canadiens qui résidaient encore dans des paroisses mixtes, ils attendaient le moment favorable pour suivre ces généreux exemples, et d'année en année ils organisent de nouveaux centres.

Voilà comment les fortes croyances et l'énergie de nos Canadiens, ont créé ces communautés étonnantes qui peuplent aujourd'hui le nord des États-Unis, malgré leur pauvreté, malgré leur isolement, malgré les oppositions de toute nature qu'ils ont rencontrées autour d'eux, même de la part de ceux qui auraient dû les soutenir. Grâce à cette intelligence prévoyante et opiniâtre, les déperditions d'âmes que

ces familles ont eu à subir sont beaucoup moins considérables que celles éprouvées par les immigrants venus d'Europe ; mais elles sont déjà regrettables, et pourraient devenir plus graves en perpétuant un état de choses trop précaire.

Le P. Hamon dépeint d'une main sûre les phases diverses, par lesquelles passent les familles qui se perdent dans les paroisses mixtes par des transitions graduées qui les entraînent : depuis les pratiques religieuses exactes et assidues que ces familles rapportent de leur pays natal, jusqu'à l'indifférence dont il analyse fort à propos la marche progressive et dangereuse.

D'autre part, il montre quelle obstination l'on a apportée dans certains cas à les pousser à outrance vers l'américanisation absolue, et comment elle suscite entre les Canadiens et les Irlandais une animosité qui grandit d'année en année ; on produit donc ainsi un effet diamétralement contraire à cette unification qui était le but apparent des passionnés qui réclament à chaque instant une église catholique américaine accommodée à la doctrine Monroë ! Rêverie bizarre qui pourrait se terminer par de fâcheuses réalités !

Par son caractère de religieux et par sa nature propre, l'auteur est porté à une grande et charitable bienveillance ; il s'exprime sur ce sujet avec une extrême réserve ; mais il est facile d'entrevoir, rien qu'en lisant les faits qu'il rapporte, que plusieurs ecclésiastiques irlandais se sont montrés parmi les fauteurs de cette pression américaniste que nous venons de signaler : circonstance fâcheuse qui a envenimé le débat ! Ces Irlandais ne sont point parvenus à réunir les Églises matériellement, ils ont dû subir les paroisses séparées.

Mais ils ont plus que jamais divisé les âmes ; qu'en est-il résulté ? c'est que les catholiques anglais, qui auraient pu donner tant de force à l'Église aux Etats-Unis, par un accord raisonnable et libéral avec les autres immigrants, ont en réalité affaibli la religion : d'une part, par les déperditions qu'ils provoquent et, d'autre part, par les contestations qu'ils déterminent.

C'est ainsi qu'à force de vouloir abuser d'un ressort, on le fausse et on en perd l'utilité. En toutes choses il faut apporter un grand ménagement, et on peut constater dans l'histoire de l'Église catholique, qu'elle vit autant par l'unité dogmatique et pontificale qui en domine l'ensemble, que

par la variabilité pratique des usages locaux et des caractères nationaux dans les diverses contrées qu'elle régit.

On ne peut que louer et imiter la réserve discrète du Père Hamon, mais on ne saurait cependant ne pas reconnaître qu'il y aurait quelque chose à faire, pour consolider la conservation et les progrès de cette colonie française, qui a rendu et qui rend encore tant de services à l'Église. On ne peut oublier en effet que, par la persistance solide de son esprit traditionnel et réfléchi, par l'importance de ses maisons d'éducation et de ses institutions religieuses, par la puissance supérieure de sa natalité et de son activité expansive, ce peuple est encore aujourd'hui le facteur principal (*et nous insistons sur ce mot principal*) du développement catholique dans l'Amérique du Nord. Nous indiquerons à la fin de cet article les points saillants traités dans le livre si remarquable du Père Hamon.

Les évêques de la province de Québec et la population elle-même se préoccupent donc vivement de la destinée de leurs compatriotes établis à l'étranger. Nous comprenons combien ce sujet est délicat et difficile à traiter ; mais, s'il devenait nécessaire de modifier l'état actuel des choses et

de couper court à des inconvénients qui peuvent devenir flagrants, nous avons cru pouvoir rappeler l'attention sur l'histoire et les actes du clergé canadien; clergé qui a fourni une si longue carrière avec tant d'habileté, de mesure et de succès. C'est lui qui a dirigé la croissance et l'expansion merveilleuse du peuple canadien, tout en assurant la paix entre les catholiques d'origines diverses répandus dans cette province. On pourrait peut-être y trouver quelques points de vue utiles et quelques indications générales propres à faciliter cette réglementation.

Lorsque Mgr Plessis alla au-devant du développement des catholiques anglais dans l'Amérique britannique, au commencement de ce siècle, ils ne présentaient encore qu'un nombre médiocre et une dispersion inconsistante; il s'efforça de disposer aussitôt des paroisses et même des diocèses, pour les recevoir à leur arrivée. En agissant ainsi, non seulement il prévenait les événements sans les attendre, mais il suscitait en même temps, dans le clergé canadien tout entier, des sentiments de justice et un désintéressement d'esprit, qui est toujours resté dans ces diocèses comme une tradition vénérée et solide.

De telle façon que, dans la double administration des paroisses françaises et anglaises, on a toujours gardé la plus juste balance, sans qu'aucun se soit jamais plaint d'être amoindri soit dans le libre exercice du culte soit dans les écoles. Chaque population a ses églises, chacun a ses instituteurs, chacun parle sa langue dans les églises et dans les écoles, sans que les uns ni les autres aient cherché à gêner le libre essor de ses voisins au moins jusqu'en 1880. La province de Québec est un des rares pays où la liberté des écoles soit absolument respectée, et si elle existe dans une certaine mesure parmi les autres provinces de la confédération, c'est que les Canadiens ont fait comprendre que la liberté ne serait accordée chez eux aux protestants, que dans la même mesure où elle serait concédée aux catholiques, dans les autres provinces.

Ce sentiment profond de la justice par la réciprocité, héritage précieux de Mgr Plessis, est tellement populaire maintenant, dans la province de Québec, que la population française, y vit dans les meilleurs rapports, non seulement avec les Anglais catholiques, mais avec les protestants eux-mêmes, parce que la plus parfaite égalité

règne dans la répartition des profits et des charges sociales. Pourquoi n'en serait-il pas de même partout ? On pourrait peut-être y rencontrer quelques exemples pratiques, propres à établir, dans les régions voisines, un régime analogue, entre les groupes de nationalités différentes, de manière à les faire vivre et progresser simultanément, dans une paix salubre et chrétienne.

Autant on doit de louanges au clergé canadien pour l'attitude généreuse qu'il a toujours conservée et qui le caractérise au milieu de la société dans laquelle il vit, autant nous devons prendre en haute considération les inquiétudes et les appréhensions qu'il manifeste pour l'avenir. La nation qu'il a formée est une œuvre essentiellement chrétienne ; la religion a recueilli ce peuple à son berceau, comme saint Vincent de Paul recueillit les enfants abandonnés. C'est elle qui a présidé exclusivement à son éducation ; ce sont les règles du catéchisme et les traditions de l'Eglise catholique, qui ont remplacé ici les règles et les constitutions politiques.

« C'est le clergé, comme le dit très bien
« Mgr Racine, qui a conduit cet orphelin
« par la main à travers les broussailles de

« sa verte jeunesse. » Cette jeunesse nous venons d'en étudier la marche vigoureuse et rapide; les progrès accomplis sont assez surprenants pour donner des gages de ce qu'on peut attendre de sa virilité!

Une des plus fausses manœuvres, disons le mot une des plus fortes sottises, qui ait été commise au siècle dernier, ce fut d'interdire par fanatisme, et de laisser tomber par négligence, cette tentative si originale, que tentèrent les jésuites sur les Indiens du Paraguay. Rien à coup sûr n'était plus profondément catholique que cette colonisation; mais il faut convenir que rien non plus n'eût été plus intéressant pour la science sociale et ethnographique.

Lorsque la civilisation romaine penchait déjà sur son déclin, elle rencontra des hordes de barbares aussi étrangères à nos sciences, à nos arts, à nos plus humbles métiers, que pouvaient l'être les sauvages de l'Amérique; ces hordes cependant rece-laient, dans leurs flancs barbares, le réservoir d'hommes duquel devait sortir la civilisation moderne!

Qui sait quels étaient les germes d'avenir que pouvaient renfermer ces masses humaines, encore informes et brutales, que

découvrit Christophe Colomb ; les premiers découvreurs, par un heureux souvenir de la fraternité chrétienne, en eurent quelque souci dans l'esprit ; mais les aventuriers qui leur succédèrent, ne songèrent qu'à exploiter et massacrer ces sauvages. Bien des moines essayèrent de les arracher par lambeaux à nos civilisés féroces, mais inutilement ; l'établissement des jésuites au Paraguay fut seule une entreprise intégrale et rationnelle, qui aurait pu nous éclairer sur la valeur de ces peuples enfants : recrues providentielles qui semblaient ménagées pour l'avenir de l'humanité !

Là on aurait pu apprendre par quels ménagements d'intelligence, de temps, de procédés, on pouvait atteindre ces esprits engourdis ; quelles doses de patience ou de hardiesse il fallait risquer pour modifier leurs aperçus, leurs esprits et leurs mœurs. Il n'y avait que des moines qui pussent s'appliquer à cette besogne ; elle était importante, et, loin de la ruiner, il eût fallu que le monde civilisé fit une souscription publique pour en soutenir l'entreprise, si les jésuites ne l'avaient tentée à leurs frais.

Mais l'âpreté des intérêts, l'engouement

des préjugés, la sottise du fanatisme, aveuglèrent les esprits; la passion l'emporta sur le bon sens; on préféra culbuter l'horloge avant de savoir si elle marquerait l'heure; c'est ainsi que faisaient les enfants qui jouaient avec les combinaisons d'Archimède!

Serions-nous plus excusables si, dans le siècle présent, on ne pouvait sauvegarder le maintien et le développement d'un peuple catholique qui a montré tant de puissance progressive et résistante à la fois, et qui est *une démonstration vivante de ce que peut produire sur une société humaine l'empire et la sagesse d'une direction religieuse?*

Il n'est pas fort à la mode aujourd'hui, nous le savons, d'attacher tant d'importance aux forces religieuses et d'ordre moral pour mener à bonne fin les formations sociales.

Lorsqu'il s'agit d'établir une colonie, on s'inquiète bien des ressources de la nouvelle contrée; des richesses que l'on pourra en extraire; des forces financières et matérielles que l'on devra y consacrer; des profits que l'on en retirera. Cela est fort prudent. Mais on ne songe guère à demander: Que seront ces nouveaux habitants? Emmènera-t-on des familles hon-

nêtes et chrétiennes? Quels sont les principes? Quelle est la force morale sur lesquels ils comptent s'appuyer pour surmonter le découragement, s'il survient des déceptions, ou l'enivrement du succès, s'ils réussissent trop promptement?

Il serait cependant curieux et utile de savoir quelle serait la destinée définitive d'un peuple dont la formation aurait été dirigée et soutenue sous la préoccupation prédominante des idées chrétiennes, et de ces forces morales aujourd'hui si dédaignées. Or c'est précisément ce qui se présente sous notre main; c'est sous l'influence de son clergé que le Canada s'est organisé et qu'il a acquis ces forces vives que nous avons étudiées; l'expérience est faite, les tentatives pénibles de la formation sont surmontées, le succès déjà couronne ces efforts; il est intéressant d'en poursuivre l'évolution complète.

Irons-nous donc, sur des espérances séduisantes, mais hypothétiques, renoncer aux résultats acquis, pour tenter, sur ce brave petit peuple en pleine croissance, des essais douteux que rien n'autorise, sinon le Humbug aventureux et présomptueux des Yankees? Ce serait compromettre bien légèrement cette expérience sociale et chré-

tienne ; renouveler les puérilités qui ont prélégué à l'abandon du Paraguay, et faire accuser de nouveau la religion d'impuissance avant qu'elle ait pu fournir sa moisson.

Nous avons vu, en effet, par les analyses que nous venons de décrire, quels étaient les éléments efficients, des qualités, de la résistance et de la progression du Canada ; il est donc indubitable que, si on renonce aux sages méthodes et à l'organisation habile qui ont créé cette énergie et présidé à ces progrès ; si on les altère, si on les dénature, la puissance intrinsèque des Canadiens diminuera peu à peu ; leur union disparaîtra, par la contradiction des influences, et, comme l'a dit fort à propos Mgr Racine :

« En leur infusant des habitudes intellectuelles étrangères à leur tempérament moral, il pourra leur arriver ce qui est arrivé à Samson : *d'un peuple vigoureux on aura fait un peuple énervé.* »
